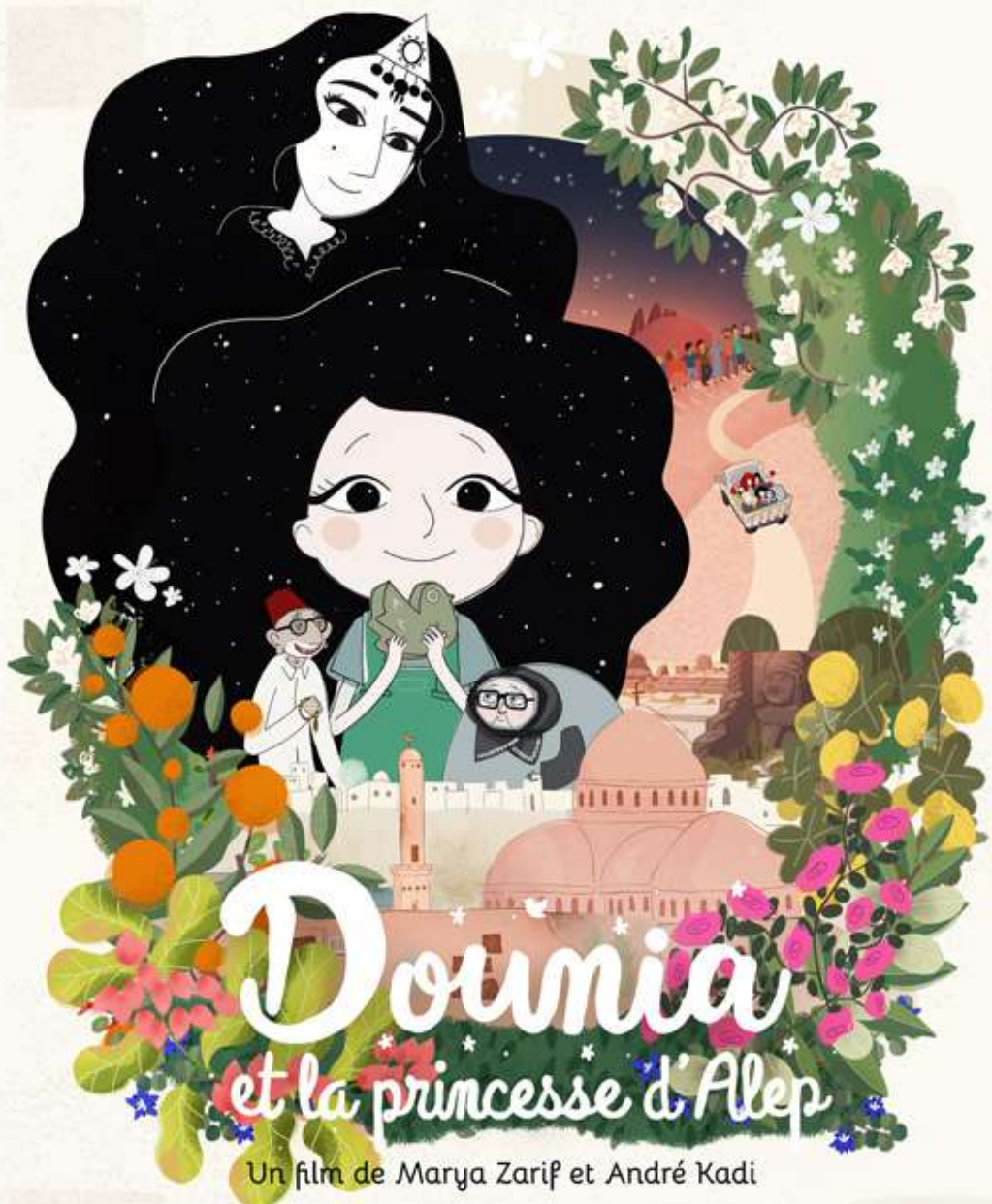




AU CINÉMA LE 1^{er} FÉVRIER 2023

Monica Donati
55 rue Traversière – 75012 Paris
Tél. : 01 43 07 55 22
monica.donati@mk2.com

Martin Bidou et Maxime Bracquemart
Tél. : 01 55 31 27 63/24
martin.bidou@hautetcourt.com
maxime.bracquemart@hautetcourt.com

Marion Tharaud et Pierre Landais
Tél. : 01 55 31 27 32/52
marion.tharaud@hautetcourt.com
pierre.landais@hautetcourt.com

Haut et Court
Laurence Petit
Tél. : 01 55 31 27 27
distribution@hautetcourt.com
www.hautetcourt.com





Dounia a 6 ans, elle quitte Alep avec quelques graines de nigelle au creux de la main et avec l'aide de la princesse d'Alep, Dounia fait le voyage vers un nouveau monde...

ENTRETIEN

AVEC MARYA ZARIF



Quelle est la genèse de Dounia et la princesse d'Alep ?

A l'origine, c'est une mini série en 6 épisodes, construite en une seule trajectoire narrative. Et c'est ma productrice, Judith Beauregard de Tobo Média qui a rencontré Laurence Petit de Haut et Court au MIFA d'Annecy en 2019, alors qu'elle présentait le projet de la série. L'idée d'imaginer un long métrage s'est instantanément imposée à nous et très rapidement nous nous sommes mis à l'ouvrage...

Marya, quel est votre rapport avec la Syrie ?

Je suis née en Syrie, dans une famille syrienne chrétienne cosmopolite trilingue qui voyageait beaucoup. Après quelques années passées en Arabie Saoudite où j'allais à l'Ecole Française, nous nous sommes réinstallés en Syrie quand j'avais 9 ans. Je parlais déjà l'arabe et le français à la maison, mais j'ai dû apprendre à lire et à écrire l'arabe classique très rapidement pour être admise à l'école. Je me suis intégrée - ou ré-intégrée - comme ça. J'aime bien dire qu'on m'a remis la langue dans la bouche ! L'arabe c'est la langue des verbes et des émotions, le français c'est la langue des concepts.

Puis, étant moi-même élevée dans la double culture orient-occident, il me fallait trouver une manière de traduire toutes ces influences qui participaient à ma construction. C'est en traduisant un monde à l'autre, une culture à l'autre, une langue à l'autre, une mythologie à l'autre, que j'ai appris à raconter, que je suis devenue « raconteuse ».



Comment dessiner est devenu votre langage ?

Quand j'étais petite (et aussi moins petite), je passais l'essentiel de mon temps à dessiner sur n'importe quelle surface. Je dessinais des personnages. Je me racontais, de façon très littéraire, leur allure, leur aspect, leur caractère, leurs manies, leurs faiblesses et rêves secrets. De fait, j'ai toujours combiné en moi les deux inclinaisons : le dessin et le conte. Il a toujours été clair pour moi que je finirais par faire vivre mes histoires et mes dessins, particulièrement dans le cinéma d'animation.

Ma façon de dessiner va toujours dans le sens d'un mouvement. Pour moi, un personnage, c'est avant tout une énergie, une manière de bouger, puis vient le regard, fondamental, puis les mots, paroles, un rire, un éclat, et une voix. Ensuite, viennent des idées assez générales de dominantes de couleurs. Par exemple, pour Dounia, je voulais une salopette verte comme la terre, et un t-shirt bleu comme l'eau, pour lui donner un caractère de petite fille universelle.

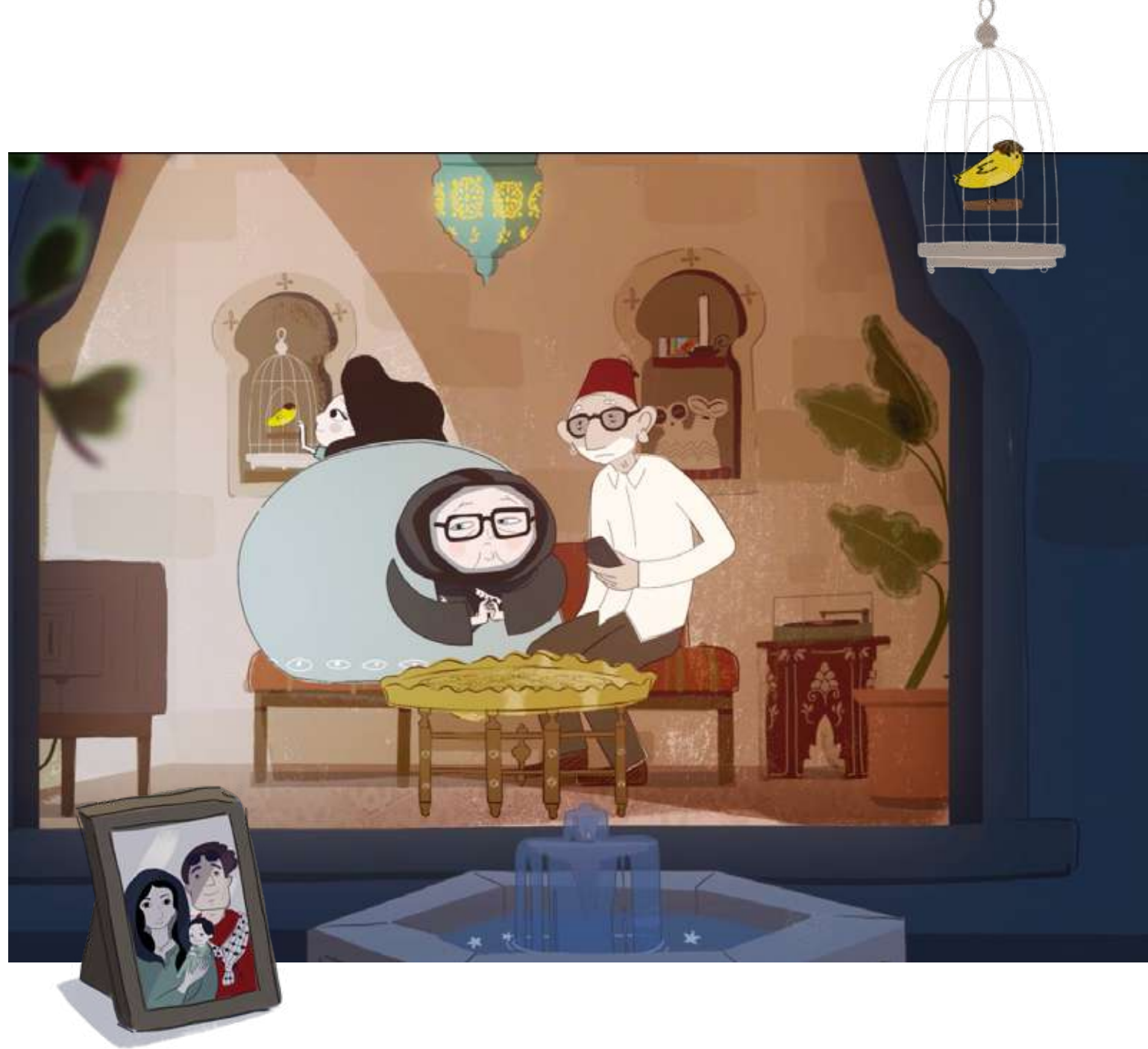
Quel a été votre point de départ ?

Comme toujours, mon processus créatif passe avant tout par l'énergie d'un personnage. Sa voix, son mouvement, son regard, son allure. Ainsi, en réfléchissant à la manière de raconter l'histoire des migrants aux enfants, j'ai d'abord dessiné un groupe de migrants avec leurs valises, sur la route, en leur donnant peu à peu des prénoms, des noms, un caractère, une appartenance ethnique et religieuse, une histoire.

Il y avait cette idée très forte pour moi, que dans ce type de situation, il ne nous reste plus qu'à ramasser ce qu'on est et à essayer de voir ce qu'on va en faire.

Au centre, et à l'avant du groupe, il y avait l'image d'une toute petite fille, bras ouverts, accueillant l'inconnu, avec des cheveux incroyables, un appétit de vivre et une joie intarissable. C'était Dounia.

Dounia, parce que ce prénom, donné aux petites filles dans le monde arabe, veut dire « le monde », ou plus précisément, la vie terrestre. Ce prénom contient tout ce que porte Dounia en elle. Elle perd tout mais le monde lui appartient.





Dounia est une petite fille pleine de confiance en elle et en la vie. Elle est entourée de modèles de femmes fortes et d'hommes qui résistent à leur façon. L'optimisme demeure.

Elle est entourée de femmes aux profils très variés : Mme Dabbouss et Téta Mouné sont des femmes très différentes, Lina est une jeune femme connectée à son époque, la princesse d'Alep accompagne Dounia dans sa traversée de la nuit, la déesse Ishtar est la mère de toutes les déesses... Le Moyen-Orient a longtemps été matriarcal, jusqu'à l'arrivée du monothéisme. Avec les personnages masculins, j'avais envie de sortir aussi des clichés qu'on se fait sur les hommes orientaux, et sur le masculin en général. J'avais envie d'avoir des hommes doux, optimistes, forts ou moins forts, en bref, une palette d'humains diversifiée...

Jeddo, c'est l'esprit syrien. Fidèle à ses traditions et à lui-même, mais ayant assez vécu pour savoir que rien n'est permanent, et que quand il faut avancer, il faut avancer ! Sa gaîté est un art de vivre. Les Syriens ont cette autodérision à tout casser, c'est leur plus grande arme.

Lorsque j'ai dessiné Jeddo, j'ai demandé aux animateurs un mélange entre un Sabri Md'allal (un chanteur d'Alep très connu) avec son tarbouch et son costume (très Alépin) et un Henri Salvador, pour la dégaine, le fou rire, l'enfance concentrée dans un vieillard.

Il n'y a plus beaucoup de gens qui se promènent avec le tarbouch mais c'était pour moi un symbole fort. Comme ces traditions auxquelles on tient, même quand elles sont désuètes... C'est peut-être le symbole de la loyauté envers sa terre de naissance, son héritage, sa famille, loyauté à soi aussi. Malgré le long voyage que Jeddo fera, il avance, de façon optimiste et ouverte, mais il reste loyal à cette promesse.

Qui est la princesse d'Alep ? On dirait qu'elle symbolise l'obscurité, l'invisible...

La princesse d'Alep est une création. Quand on dit que quelqu'un est beau, on dit qu'il ressemble à la lune. La lune est très importante dans ce qu'on appelle le monde arabo-musulman, sachant qu'il n'est ni exclusivement arabe, ni exclusivement musulman, mais bien plus riche et ancien que ça. C'est la lune l'astre miroir des

pensées secrètes, des amours, des poètes. C'est la beauté dans son incarnation la plus pure : reflet, lumière, éclairage dans la nuit. Et dans le conte de Téta Mouné, c'est Leyla, la maman de Dounia, qui, kidnappée par le roi des nuages est devenue la lune. Elle a donc, par sa disparition, illuminé les nuits du roi, et des humains. Elle a rendu la nuit magique. C'est la manière dont Téta raconte la mort de sa maman à Dounia. J'avais besoin de mettre de la nuit dans Dounia, et qu'elle représente à la fois l'opacité, les mystères, le rêve, parfois la peur et le doute, mais aussi l'espérance du jour, et la traversée, l'initiation. La traversée de la nuit c'est la traversée de la guerre, de la peur, de la mort. Elle conduit à la transformation de Dounia qui prend possession de son pouvoir de magicienne.

Et la berceuse de la Princesse d'Alep ?

La berceuse est très chère à mon cœur car elle va résumer tout ce mouvement interne de Dounia. Cela donne une forme à la foi de Dounia. L'âme de sa maman est toujours là, sans être pour autant associée à une métaphore religieuse.

Les yeux du cœur voient tout ce qui est caché...

Oui la magie c'est tout ce que voit Dounia avec les yeux du cœur. C'est comme si la princesse d'Alep disait « J'existe parce que tu veux que j'existe ».

C'est une façon de parler aux enfants et d'introduire un discours qui touche à la spiritualité. C'est devenu tellement tabou... L'époque a peur de cela parce que c'est associé au religieux. Or le vrai questionnement spirituel ne donne pas forcément de réponses mais introduit la notion de confiance. Ce que j'ai retiré à titre personnel de ces 10 années de guerre, c'est une sorte d'illumination spirituelle. Sans elle, le monde, selon moi, ne tournerait pas rond.

Et je pense que ce qui garde Dounia debout c'est la conviction profonde qu'elle a d'avoir une âme. Toute sa culture lui a enseigné qu'elle avait une âme et que les choses avaient une âme. Dounia est investie de cette





confiance.

Est-ce une façon de parler de la mort, de l'inconcevable ?

A Dounia, comme à tous les migrants de ce monde, on a refusé le droit de grandir sur leur propre terre comme celui de circuler librement. Que leur reste-t-il, si ce n'est de trouver la force d'avancer malgré l'incertitude et de vivre dans le présent absolu ?

Les enfants comme Dounia ont un grand rêve qui est ici un acquis : celui d'une maison pour y être humain, et d'un passeport pour être dans le monde. Des droits que la marche du monde et les jeux de pouvoir leurs refusent.

Dounia fait un grand voyage au cours duquel la magie intervient comme un ressort narratif permettant de franchir des étapes. Vous semblez établir un lien entre la résilience et la magie...

J'ai trouvé l'inspiration à travers des recherches et des histoires racontées de cas de résilience ou de « débrouillardise » qui existent vraiment. J'ai vu des gens jouer de la musique dans des camps. Des jeunes musiciens monter des formations dans les pays d'exil et en faire des hits sur YouTube. J'ai vu des gens via internet - comme avec les oiseaux à la fin - se trouver des familles d'accueil par le bouche-à-oreille.

J'ai vraiment vu dans un camp en Jordanie, un lieu assez sec, désertique (le camp Zaatari) un vieux monsieur prendre soin d'une petite fleur qui avait poussé sous sa tente, comme si elle comptait plus que tout... et ça m'a inspiré l'histoire d'Ishtar qui fait renaître le printemps.

Il y a toujours l'humanité - et son génie, et sa résilience - qui transperce à un moment.

Dans la vie, c'est moins spectaculaire mais ce sont ces petites choses qui démontrent que la vie est toujours là. C'est comme ces mamans qui font des bébés dans les camps. On les critique mais il faut vivre. Le petit bébé Shams est très important. La vie ne s'arrête pas.

Ça, c'est très important pour moi. Dans mon observation, chez les Syriens, j'ai vu un peuple qui restait vivant. C'est vraiment l'appétit de vie qui rend les gens créatifs. Et c'est ça que je voulais montrer dans *Dounia et la princesse d'Alep*.



La magie vient d'une graine, la graine de baraké. Pourquoi ?

C'est un voyage avec une trop grande tension... comment faire pour traverser les étapes ? En puisant dans ses racines. Comment ? Il fallait un objet qui symbolise cela... je suis allée chercher du côté des épices et d'une graine en particulier : la graine de baraké (autrement appelée graine de nigelle) qui a des propriétés guérissantes et magiques dans la culture arabe. C'est une petite graine noire comme les cheveux de Dounia. Elle est toute petite avec beaucoup de parfum et de pouvoirs.

Alep est montrée comme un paradis perdu, mais elle continue de vivre après sa destruction à travers ses habitants. Ne serait-ce pas l'autre personnage principal du film ?

Alep n'est pas une ville, c'est une province : la troisième province de l'Empire ottoman pendant des siècles. 12 800 ans d'existence... Une des échelles du Levant (station de la route de la soie reliée à Venise) et route du Hijaz qui reliait l'Arabie (la Mecque) aux territoires de l'islam dans le Caucase. Elle est traversée par le commerce, le religieux, les migrations.

A Alep, on trouve Venise et l'Extrême-Orient en même temps, l'islamique et le byzantin. Tout est mixé dans le caractère alépin. Comme dans sa cuisine, qui est traversée d'influences. Comme pour son artisanat et sa musique. Elle a une identité très marquée. C'est une ville dure au caractère très fort, qu'on peut détester des fois. Elle est pleine de passages secrets. Tout mène à la citadelle. C'est une ville d'initiés...

Cette richesse transparaît dans les petits détails du langage. Il faut vraiment qu'une ville soit mystique pour que l'expression « J'embrasse ton âme » soit une expression du langage courant.

En ce sens Alep ne peut être qu'un personnage parce qu'elle n'en finit pas.

Tout le film est traversé par la diversité culturelle et religieuse. Ce qui donne une impression de cohabitation harmonieuse, à travers les rituels notamment.

La Syrie, pour qui la visitait avant la guerre, donnait toujours cette impression qui est palpable dans le film : une cohabitation paisible et riche de rituels, de rites, de religions, d'ethnies, qui se frôlent, s'influencent, sans se fondre les unes dans les autres.







Le religieux est présent dans le quotidien. Dans la vie quotidienne, dans la rue, dans le langage, la notion de la transcendance est partout présente. Et c'est banal. L'âme est partout. Dounia dit souvent « Abouss Roho! » (« J'embrasse ton âme ») devant quelque chose de mignon.

Dans Dounia cette notion est présente, il y a une transcendance : Djwann croit en la musique, en la liberté, Téta Mouné, croit en la bonté, Jeddo, plus soufi, croit en l'universel de l'âme du monde. Chacun donne un visage différent à Dieu et ça a toujours été ça.

Quelque soit l'église, la communauté, la branche de l'Islam à laquelle ils appartiennent.

Religieux ou pas, le rituel est resté quelque chose de fondamental.

Ici, le rituel est symbolisé par Téta Mouné et par la préparation des recettes de saison. Faire son fromage, faire la confiture d'aubergine... Vivre au rythme de la nature et des saisons, cela marque le temps.

Parlons de la musique, on entre dans le film en musique et elle est très importante tout au long du film.

C'est Pierre-Yves Drapeau qui a réalisé la conception sonore et la musique à l'image. Nous avons travaillé ensemble à partir d'airs et de mélodies puisés dans le patrimoine moyen-oriental (syrien en particulier), entourés de musiciens syriens ou de la région. Pierre-Yves a composé la bande son du film avec tous ces fragments, airs, mélodies et ambiances.

Et les chansons ?

Pour la chanson de Dounia, c'est une composition originale du musicien franco-alépin Fawaz Baker, ainsi que quelques mélodies de son cru, également utilisées dans la bande-son du film. Il a fait le choix de la sobriété, reflétant ainsi la simplicité du trait dans Dounia et la princesse d'Alep, ainsi que la sobriété artistique chère à Alep. Les choix de musiques ont été faits en fonction de la symbolique des paroles ou de l'appartenance patrimoniale à la région.

Par exemple, quand la maison est détruite, il s'agit d'un chant chrétien à la vierge Marie, Maryam. Dans le camion, quand ils chantent tous ensemble, c'est une chanson populaire irako-alépine, c'est du folk (titre : Rozana).

Il y a une chanson très alépine qui est Ya téra Tiri. Elle est chantée dans le souk et dit « Oiseau vole, oiseau ».

On en arrive à la berceuse. C'est une des chansons thèmes du film. Je suis partie d'une berceuse populaire d'Alep, qui commence avec ces mots : « Balançoire, balance-moi, au-dessus du cimetière, ma maman marche pieds nus... » et dont je trouvais les paroles curieuses, mais intéressantes, pour parler justement de ce mouvement de balancier entre nuit et jour, entre vie et mort, mort et vie... J'ai quelque peu ré-interprété les paroles pour les rendre plus adaptées à Dounia, tout en conservant certaines symboliques de la berceuse initiale : « Balançoire, balance-moi au-dessus du toit des rois, sur la terre et sur la mer dans les coins de l'univers... ».

En faisant des recherches sur cette mélodie, très populaire dans la région de la Méditerranée orientale et utilisée avec différentes paroles, j'ai trouvé que c'était à la base une chanson arménienne (*Garoun Garoun* de Adiss Harmandian, fils de survivant du génocide arménien, réfugié au Liban). Les paroles sont un hymne au printemps. Popularisée par les Arméniens chassés de l'Empire ottoman au Moyen Orient, elle aurait aussi des origines plus lointaines dans le Caucase (Azerbaïdjan). En quelque sorte, cette mélodie est liée à la migration, elle représente la richesse des déplacements, des mélanges, des mariages culturels et aussi, elle devient un hymne des migrants, j'adore qu'elle soit amenée par les Arméniens, qui font partie du tissu social syrien, et qui ont vécu un génocide et une diaspora importante.

La māmounîyé, c'est une dabké, un chant de danse (qu'on danse en se tenant la main, la danse campagnarde traditionnelle du Moyen-Orient). Une dabké c'est un rythme particulier et Dal'ona qui est une dabké ultra connue dans le Moyen Orient, a été le point de départ de la mélodie.

Parlez-nous du choix des instruments.

On retrouve les instruments capitaux dans la musique arabe et la musique alépine : le oud (luth oriental), le kanoun (sorte d'instrument à cordes pincées de la famille des cithares sur table), le ney (flûte orientale), des percussions et on a ajouté de la viole de gambe pour remonter toute l'atmosphère. C'est un mélange d'instruments traditionnels mais pas seulement, en tonal (plus proche l'Occident) et en modal (plus proche de l'Orient).



La langue parlée est également très musicale. Le français et l'arabe s'accordent dans un va-et-vient et les accents dominant.

C'est un gros travail de l'inconscient. On dirait que Dounia parle arabe. La syntaxe est légèrement moyen-orientale. En changeant la syntaxe, la langue est beaucoup plus proche de l'arabe levantin, plus proche de nos émotions, de notre authenticité.

J'ai fait le choix de comédiens d'origine syrienne dans la mesure du possible.

Téta Mouné est jouée par Elza Mardirossian, une amie montréalaise de Damas, d'origine arménienne, qui a 80 ans, et dont c'était la première expérience de comédienne, elle a dû apprendre à prononcer certaines lettres à la façon des alépins.

La petite Rahaf Ataya, qui fait Dounia, est aussi une damascène, arrivée au Québec avec sa famille en tant que réfugiée il y a 4 ans.

Jeddo est joué par Manuel Tadros, comédien québécois d'origine égyptienne, il a dû apprendre à parler levantin et à modifier son accent alépin.

Mme Dabbouss, c'est Raïa Haïdar, qui est une libanaise avec des origines familiales alépine.

Trouver une musicalité particulière qui est celle de l'arabe levantin, même si on parle français est très important. Un personnage, c'est son aspect mais aussi toute la musicalité de son discours et de son cœur.

Certaines cultures doivent s'adapter à la culture dominante. J'ai fait le choix de l'inverse et d'imposer une autre voix. Il est temps d'arrêter de se folkloriser, il s'agit juste d'être là.

Entretien réalisé par Christelle Oscar, juin 2022

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ KADI – STUDIO DU COUP ANIMATION

Comment avez-vous travaillé tous ensemble ?

Marya et Judith Beauregard, cherchaient les partenaires qui allaient pouvoir compléter la démarche originelle de Marya. Avec mon associée Marie-Michelle Laflamme, nous avons accompagné Marya dans toutes les étapes d'animation du long métrage.

Le studio d'animation **Du Coup** a mis en œuvre le projet en travaillant à partir des éléments créés par Marya (scénario, dessins de personnages, décors). A partir de toute cette matière, nous avons pu élaborer le storyboard, l'animatique, et la mise en images. Marya intervenait pour affiner et préciser des intentions. Le studio est parti de ses dessins de personnages, de son style et les a animés.

La direction artistique s'est faite en collaboration entre le studio et Marya sur chaque personnage, chaque objet, avec des dessins, des croquis, de façon à élaborer tout l'univers du film.

Ensuite, nous travaillons en autonomie avec l'équipe d'animation et de décors.



À PROPOS DES RÉALISATEURS



Marya Zarif – Scénariste et réalisatrice

Créatrice multidisciplinaire, Marya a développé une expertise de conceptrice, scénariste et réalisatrice multiplateforme et cumule une quinzaine d'année d'expériences en contenu jeunesse. Elle est formée en communication et en écriture dramatique, et diplômée de l'INSIS (Institut national de l'image et du son du Québec).

Née en Syrie, Marya a grandi à Alep. Elle connaît très bien la ville natale de Dounia et les différents enjeux que vivent les Syriens depuis le début de la guerre. À l'instar de nombreux Syrien(ne)s aux quatre coins du monde, dont un grand bassin de créateurs avec lesquels elle entretient de nombreux liens, le grand drame que vit son pays natal l'a poussée à s'engager.

En 2013, elle co-crée « **La maison de la Syrie** », en hommage à la culture syrienne. Elle croit en une culture syrienne bien ancrée dans le monde, multiple, chaleureuse, inclusive, colorée, douce et aujourd'hui nomade, vision qu'elle insuffle à travers sa direction créative de l'organisme. Sous sa direction, **La maison de la Syrie** a présenté plusieurs installations narratives et performances artistiques dans l'espace public.

Poursuivant son engagement, Marya co-fonde en 2015 « **Je veux jouer** », une fondation qui a l'ambition de transformer la vie des enfants syriens réfugiés à travers le jeu. La fondation, qui construit des parcs de jeux dans les camps de déplacés en Syrie, a été récipiendaire de la médaille YMCA pour la paix en 2016. Marya a été invitée à parler du travail de la fondation lors d'une conférence TedX à Montréal en octobre 2016 intitulée « Crush War with Joy ».

En 2020, elle créait, scénarisait et co-réalisait sa première websérie d'animation jeunesse, **Dounia**.

Dounia et la princesse d'Alep est son premier long métrage.

André Kadi – Réalisateur

Arrivé au Canada en 2007 en tant qu'auteur BD et musicien, André a rejoint les rangs de Frima où il restera plus de 11 ans. Directeur du département artistique, fondateur d'une succursale du studio à Bordeaux, il y ouvrira un studio d'animation 2D en 2012, où il réalisera notamment les séries **MaXi** et **l'Agent Jean** avant de cofonder **Du Coup Animation** en 2018 avec son associée, Marie-Michelle Laflamme, puis **Du Coup Production** en 2021. Directeur de studio rigoureux et réalisateur de la plupart des projets de Du Coup, il a coréalisé **Dounia** en 2020 pour Tobo avec Marya Zarif.

Dounia et la princesse d'Alep est son premier long métrage.

FICHE ARTISTIQUE

Voix

Dounia
Rahaf Ataya

Téta Mouné
Elsa Mardirossian

Jeddo Darwich
Manuel Tadros

Georgette Dabbouss
Raïa Haidar

Leyla, Lina
Marya Zariif

Abdo
Naïm Jeanbart

Djwann
Mustapha Aramis

Sami
Houssam Ataya

Rosalie
Irlande Côté

Musiciens

Conception sonore
Pierre Yves Drapeau

Kanun
Didem Basar

Oud
Nazih Borish
Fawaz Baker

Percussions
Patrick Graham
Samir Homsî

Viole de gambe
Pierre-Yves Martel

Ney
Ziad Chbat

Basse (Dounia, Chouby)
Omar Harb

Chant
Joudy Batri
Marya Zariif
Roula Taalab



FICHE TECHNIQUE

Réalisation
Marya Zariif et André Kadi

Scénario, personnages et univers visuel original
Marya Zariif

Production
Judith Beauregard

Production associée
Laurence Petit

Direction artistique et de l'animation
Marie-Michelle Laflamme

Direction photographie, montage et composition
Karine Vézina
André Kadi

Directeur du studio d'animation
André Kadi

Animation
Audrey Michaud
Hugo Giard-Leclerc
Julie Fréchette
Gérémy Sorlini
Eloi G. Thibault
Keshan Chen

2022 – Québec – France – 1h13





LEXIQUE

Touté Touté, kholssét Al'Hatouté : Petite mûre, petite mûre, l'histoire est terminée !

Abouss Roho ! : J'embrasse son âme ! (manière toute alépine d'être affectueux, attendri)

Habibi : Mon chéri

Nour : Prénom du papa de Dounia, veut dire Lumière.

Leyla : Prénom de la maman de Dounia, veut dire nuit.

Dounia : Veut dire le monde, la vie terrestre.

Téta Mouné : Téta (Mamie, en syrien), Mouné (Provisions)

Jeddo Darwich : Jeddo (Papi, en syrien), Darwich (Candide, simple, bon, ou Derviche, comme les derviches tourneurs)

Mme Dabbouss : Dabbouss = Épingle. Pour souligner sa minceur et son caractère piquant et piqué.

Djwann : En Kurde, veut dire beau jeune homme

Shams : Soleil, prénom du fils de Abdo et Nisrine, tout blond, comme le soleil.

Ya (avant un prénom : Ya Dounia, Ya Téta, s'utilise en arabe, pour appeler : Oh Dounia, Oh Téta !

Inchallah : Si Dieu le veut - Se dit beaucoup dans le monde arabo musulman pour s'en remettre à la providence, et lâcher prise.



Bismillah : Au nom de Dieu - Se dit beaucoup dans le monde arabo musulman avant une action importante, comme manger, déposer un ingrédient important dans la recette, partir.

Yallah : Oh Dieu (Ya Allah !) - Se dit beaucoup dans le monde arabe pour signifier le mouvement, le départ, l'avancée, soit sous forme d'impératif (yallah, viens!), ou sous forme d'invocation au divin.

Ay : Aïe ! (élocution pour exprimer la douleur) - d'où le prénom de la statuette Ay

Choum : Malédiction - d'où le prénom de la statuette Choum

Akh Akh Akh : Ah là là là là. Exprime un soupir, de tristesse, de nostalgie, de lourdeur, ou même de désir, pour aider à le vivre.

Ahlén : Salut ! en alépin (littéralement : tu es de la famille)

Khayo - Khayto : Mon Frère, Ma Soeur, en alépin - les Alépins adultes s'appellent souvent comme ça entre eux, parfois dans la famille mais aussi avec des étrangers.

